

L'Écho de Saïda ^{numéro} 147

BULLETIN DE LIAISON DES SAIDÉENS - 40^{ème} année - Mars 2019



*Saïda - Arles 2019...
... un bain de jouvence!*



3 Les Saïdéens ont la parole

4 Les Scouts

7 Retour au Pays

9 Témoignage

10 Rassemblement 2019

12 Je me souviens ...

14 Notes de lecture

15 Personnalités Saïdéennes

17 Monuments

19 Détente

20 Carnet

COUVERTURE :

«Des gorges de Tiffrit aux bassins du Village Camarguais»
par Christian Duran.

COTISATIONS
Cotisation 2019 : 25 €
Soutien à volonté

Déjà trois mois que l'année 2019 est commencée, ...
il serait temps de penser à mon adhésion annuelle !
Merci encore à tous les adhérents qui au fil des années répondent
favorablement à nos appels de règlements de cotisations indispensables à la
vie de notre Amicale.

Avec le temps qui passe, faisant son œuvre, nous recevons de moins en moins de cartes de vœux en début de chaque année.

Cependant, les membres actifs du bureau de l'amicale et l'équipe rédactionnelle de l'Écho bien réduite tiennent à remercier chaleureusement celles et ceux qui continuent à leur adresser, en même temps que le règlement de la cotisation annuelle, leurs encouragements à poursuivre l'aventure commencée, il y a quarante sept ans.

Du courage, de la volonté, nous n'en manquons pas, pour l'instant, parce que nous sommes encore plus ou moins préservés par les ennuis de santé, mais si chacun de vous, pouvait nous envoyer un court (ou long) récit, souvenir d'enfance ou d'adolescence, une anecdote, cela nous faciliterait la tâche.

«*Tout n'a pas été dit, ni écrit.*»

Nul besoin de regarder votre voisin et de penser que vous n'êtes pas concerné. C'est bien à vous qui êtes en train de lire ce bulletin que nous nous adressons. Un petit effort de chacun d'entre vous évitera à deux personnes de s'essouffler et finir par jeter l'éponge. Aidez-nous afin que cette flamme qui nous habite encore, ne s'éteigne pas trop rapidement !

Alain et Jean-Pierre.

CONTACT

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94
Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdéens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38
Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55
Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

VOEUX

« Bonheur et longévité à notre cher Écho de Saïda qui me fait grand plaisir en le lisant. Tenez le coup et ne nous abandonnez pas! »

« Toutes nos félicitations pour le travail effectué qui permet de maintenir et resserrer les liens de notre histoire commune. »

« Vous êtes tous formidables ! »

« À la généreuse équipe, gardienne de notre mémoire et de nos émotions génératrices de nostalgie, certes, mais d'une nostalgie apaisée et bienfaisante. »

« Bonne et heureuse année, pleine de santé et de bonheur à toute l'Amicale des Saïdéens pour son travail, sa disponibilité afin que perdure la continuité dans le temps et que nous puissions nous revoir le plus longtemps possible. »

« Continuer à nous conter les souvenirs d'un pays que nous avons du mal à oublier. »

« Merci d'oeuvrer au fil des ans à tisser et maintenir les liens qui font de nous une belle famille, dans le souvenir de notre ville si chère à nos cœurs. »

« C'est toujours avec autant de plaisir que je « dévore » l'Écho de Saïda. »

« Un grand merci pour nous permettre de continuer à vivre « là bas ». Notre moteur, c'est nos souvenirs. »

« Bon courage pour continuer à nous informer sur notre Saïda que nous avons quitté et que nous ne pouvons oublier. »

« Merci encore pour tous les efforts déployés afin que vive notre Amicale. et qu'elle nous apporte ces nouvelles tant attendues. Notre Écho reste à jamais le lien entre les Saïdéens. »

« Bonne et heureuse nouvelle année »

« Meilleurs Voeux »

C'est toujours avec autant de satisfaction et émotion que je découvre l'Écho de Saïda dans mon courrier. J'apprécie tous les articles qui me remémorent tous les événements heureux et, quelques fois pénibles, que nous avons vécus dans notre pays natal. Retenons surtout les clichés qui ont une influence agréable sur nos esprits.

En décembre 2018, j'ai lu avec plaisir et nostalgie les pages consacrées au « Chemin de fer » qui passait par Saïda. Je me souviens notamment du spectacle, car c'en était un, des wagons partant de Saïda, à la nuit tombée, dans les années 50, avec une locomotive à l'avant et une autre à l'arrière, afin de franchir le plus majestueusement possible, le dénivelé existant entre notre célèbre Vieux Saïda et Aïn-El-Hadjar.

Par ailleurs, je conserve le souvenir des trains allant de Saïda à Oran, qui partaient très tôt et des pauvres paysans musulmans qui attendaient, sans montre ni réveil-matin, depuis des heures devant la gare. Les voitures de 3ème classe n'étaient pas confortables. Celles de seconde et 1ère classe étaient bien plus agréables. Nous étions bien loin de notre époque actuelle et des TGV dernière génération.

J'ai eu le bonheur, grâce à mon grand-père maternel, Pierre Assié, de grimper sur une locomotive qui devait faire l'objet d'un entretien ou d'une révision dans une rotonde se trouvant un peu à l'écart de la gare de Saïda. C'était en 1950 ou 1951.

Je tiens enfin à complimenter l'équipe rédactionnelle de l'Écho de Saïda et le Conseil d'administration de l'Amicale pour toutes les oeuvres accomplies.

Bonne année 2019. Bien amicalement.

Gérard Lamodière.

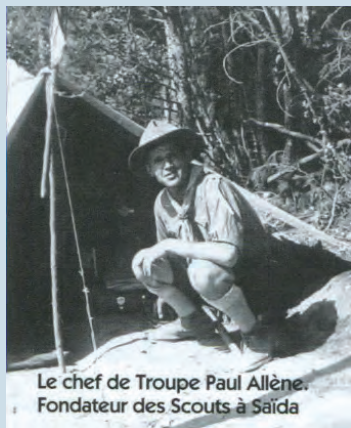
LES SAÏDÉENS ONT LA PAROLE

Dans l'Écho de l'Oranie n° 379 paru en novembre 2018, une dénommée Marguerite, originaire du quartier Karguentah d'Oran, a écrit l'histoire du scoutisme à Saïda. De notre côté, dans notre bulletin, nous avons également, à plusieurs reprises, parlé de scouts, louveteaux et autres, mais jamais de façon aussi précise. Aussi, l'équipe de la Rédaction, avec l'accord de nos compatriotes de l'Écho de l'Oranie, vous propose le texte publié dans leur revue bimestrielle, agrémenté de photos glanées sur les Échos et le Forum de notre amicale.

20 ans de scoutisme à Saïda.

Texte publié dans l'Écho de l'Oranie.

Entre 1925 et 1927, Oran, Mascara, Sidi-Bel-Abbès, et Lourmel avaient, tour à tour, créé leur groupe scout avec une troupe, une meute et une compagnie de guides. Saïda, avec notamment un potentiel de 140 enfants fréquentant l'école paroissiale Félix Faure, ne pouvait demeurer en reste.



Le chef de Troupe Paul Allène.
Fondateur des Scouts à Saïda

Ainsi, en juin 1938, Paul Allène et Albert Hérodote décidèrent de profiter de l'été pour lancer le mouvement et former la 1ère Saïda. Ils furent rejoints par Georges Grimaud, chef de troupe, et Céleste Andréoletti, cheftaine de meute.

Le premier conseil des chefs fut consacré à l'organisation du groupe : la meute prit le nom de Saint François d'Assise, arborant un foulard

bleu avec bordure orange, et P. Allène mit à leur disposition un vaste local de sa ferme située à l'ouest de la ville.

Les jeunes s'empressèrent de rejoindre le mouvement et formèrent rapidement trois patrouilles et une meute qui se retrouvaient les jeudis après-midi et les dimanches.

Les réunions du groupe furent, au début, dévolues à l'aménagement et la décoration de leur « manoir » et de leur « tanière » ainsi qu'à l'enseignement des bases du scoutisme : les trois principes, les dix articles de la loi, la prière scout, etc. Très vite, ils se préparèrent également aux différentes épreuves de cuisine, secourisme, matelotage, observation, religion, etc., du futur rallye scout qui devait se dérouler à Mascara en 1939.



Mai 1939. Au milieu, Albert Hérodote

Les chefs, quant à eux, firent « leur promesse » lors d'une cérémonie où, protégés par l'étendard scout, les quatre chefs et l'aumônier André Tornado se rangèrent chacun à leur tour devant le drapeau, bras à l'horizontal et prononcèrent les paroles par lesquelles ils promirent de servir « Dieu, l'Église et la Patrie et observer la loi scout ».

Dernière formalité, un comité protecteur* fut choisi parmi les parents des jeunes et les personnalités de la ville, dont le maire, Francis Baylé, élu président des Amis des Scouts.

Le 27 mai 1939, la 1ère Saïda participa donc à son premier rallye. La troupe retrouva les autres formations oranienues dans un camp situé aux abords de Mascara, sur une vaste esplanade à la ferme Mercier. Près de 350 jeunes garçons plantèrent leurs tentes et se réunirent autour du chef commissaire adjoint de province Thouret pour hisser le drapeau, allumer la flamme scout, entonner la Marseillaise puis l'hymne scout. Tôt le lendemain matin, jour de Pentecôte, les scouts se rendirent en défilé à l'église de Mascara pour y entendre la grande-messe célébrée par l'abbé Escolano, aumônier de la 1ère Mascara, de la 1ère Palikao et du camp rallye.

Les concours techniques débutèrent l'après-midi et s'enchaînèrent jusqu'au lundi midi avec en soirée un méchoui, le traditionnel feu de camp, des sketches et des danses, interprétés par les différentes formations.

La Charles de Foucault de Saïda fit un score satisfaisant aux épreuves pour une première participation, bien que le fanion de la première patrouille fût remis à la patrouille des Pélicans de la 1ère Oran. En septembre de la même année, la guerre fut déclarée et les chefs mobilisés, mais la troupe temporairement dirigée par Louis Andréoletti continua de s'agrandir.



Une sortie le 22 décembre 1940.

En 1940, une 2ème Saïda fut créée et placée sous le patronage de Saint Bernard avec pour chef Pierre Rabbazani, assisté de Raymond Jammes et de Amédée Johner, cheftaine de la meute. Les deux troupes partirent pour la première fois en camp à la ferme Dumas pendant les vacances de Pâques, puis le chef Torres de la 1ère Tlemcen prit en charge la 1ère et 2ème Saïda et dirigea le camp d'été. Ces camps permettaient aux jeunes de vivre les lois du scoutisme, de la découverte et de la camaraderie pendant plusieurs jours.

En 1941, les chefs étant démobilisés, ils reprirent leurs activités scouts et créèrent de nouveaux petits camps à Franchetti, aux cascades de Tiffrit et à la ferme Catroux.

En 1942, les premiers louveteaux de la cheftaine Andréoletti furent prêts à passer chez les scouts. Ces aspirants firent leur promesse avec toute la vigueur de leur foi dans les vaet



Suzanne Andréoletti, Amédée Johner, Jeanne Holitzko, Paul Allène.

du scoutisme et reçurent à cette occasion le foulard bleu à bordure orange, le chapeau à large bord et adressèrent leur premier salut scout avant d'être affectés à la 2ème Saïda.

Malheureusement, la guerre reprit et les chefs furent de nouveau mobilisés.



Henri Ferrando

L'année 1943 fut, quant à elle, marquée par la création du Clan (pour les plus de 16 ans), troisième branche du groupe, encadré par Paul Vorontchouk, Henri Ferrando, René Propson et Jacques Gromet. En octobre, suite au départ des chefs Rabbazani et Andréoletti, les scouts de Saïda furent regroupés en une

seule troupe, la Saint Bernard, dirigée par Paul Vorontchouk et une seule meute, la Saint François, chapeauté par Amédée Johner.

Malgré ces changements, les jeunes poursuivirent leurs activités de matelotage, de secourisme, etc. et les grands jeux de pistes sur le Vieux Saïda ou sur la Montagne noire.

Chaque année, un grand concours entre patrouilles était organisé à Saïda. En 1943, il mit les talents d'enquêteurs et de journalistes des scouts à contribution, la première patrouille devant faire un rapport sur la ville de Saïda, la deuxième sur la vie agricole dans la région, la troisième sur la vie religieuse et sociale et la dernière sur la photographie et la topographie de la région. En 1944, le concours porta sur les activités d'orientation. Les patrouilles partirent à l'assaut de l'Aïn-Guetat, mettant en compétition leurs capacités de signalisation et d'orientation, puis elles furent notées sur le montage du campement et la préparation du repas. Le chef Vorontchouk et son adjoint Ferrando firent ensuite passer les épreuves de secourisme et de matelotage en vue de l'obtention des badges.

L'été 1944, malgré une baisse des effectifs, le camp annuel eut lieu à Aïn-el-Hadjar, à la ferme Baylé sur le plateau de Bourached. Après un voyage plutôt pittoresque dans la montagne, les jeunes installèrent leur campement et découvrirent rapidement pourquoi ce camp était appelé « B.A. des sauterelles ». Leur mission consistait en effet à aider les agriculteurs à se débarrasser de centaines de sauterelles couvrant le sol et détruisant les cultures. Armés de casseroles, de bidons et d'outils plus bruyants les uns que les autres, la troupe déclencha un vacarme effrayant les nuisibles



André Guerrero, André Luna, Julien Génolini, Henri Tichané, Guy Perlès, Biron(?), Charles Génolini.

qui s'envolèrent vers d'autres lieux. Cette bonne action accomplie, la troupe reprit ses activités habituelles dans la joie et la bonne humeur.

Cette même année, la croix potencée placée au dessus du manoir fut remplacée par un nouvel insigne fabriqué par Henri Ferrando et composé de trois écussons (celui des armes de la ville, celui des armes de Charles de Foucault et celui des armes de la province scoute d'Oran), reliés par le bâton routier et le bâton surmonté d'une tête de loup représentant la meute, le tout dominé par l'inscription Ermitage Charles de Foucault.

Début 1945, il avait neigé et les patrouilles organisèrent une grande sortie très réussie d'exploration dans la campagne, avec carte d'état-major et boussoles. Puis, comme chaque année, les jeunes se réunirent à Pâques pour quelques jours au camp d'Aïn-el-Hadjar, malgré un problème de transport vite résolu grâce à l'ingéniosité légendaire des scouts.

La guerre enfin terminée, les chefs de groupe rentrèrent sains et saufs et Paul Allène fut nommé commissaire du district d'Oran en vertu de ses qualités de chef et de son dynamisme. Parallèlement, la cheftaine Amédée Johner fut nommée commissaire du district d'Oran Est, branche louvetisme.

En fin d'année, l'effectif de la Saint Bernard avait de nouveau augmenté avec l'arrivée de nombreux louvetaux et novices. Il fut donc nécessaire de créer, début 1946, deux nouvelles patrouilles autonomes qui prirent le nom de Troupe Saint Denis 2ème Saïda.



La croix sur la colline.

En 1946 également les « routiers » et scouts décidèrent d'offrir à Saïda un signe religieux qui, élevé sur une colline, dominerait la ville. Citons le livre d'or de la troupe: « Face à l'azur se détachant

sur le ciel clair, une croix s'est dressée ce 15 août 1946. Nous, scouts de France, avons pris l'initiative d'élever un calvaire sur le plus haut mamelon entourant notre cité ! Notre Algérie n'est-elle pas jalonnée de sanctuaires ? Notre Dame d'Afrique à Alger, Santa-Cruz à Oran dominant la mer..., dans les confins sahariens « l'ermitage », simples bâtisses recouvertes de boue séchée. Là vivait le Père Charles de Foucault, là existait Dieu vivant et véritable... En cheminant, pieds nus sur la route tortueuse, je pensais : « Scout, tu es ici sur terre pour remplir une tâche bien déterminée ! Tu n'es plus comme les autres garçons qui vont, sans but. Tu as un idéal « SERVIR » et servir qui ? Celui qui a créé cette glèbe où tu marches, cette nature merveilleuse, ces maisons, ces hommes et toi-même »

Oeuvre au destin tourmenté, la croix en madriers des fut arrachée de son socle peu après son scellement et fut remplacée par une autre de même dimension (4 mètres) mais en fer. Elle demeura plantée sur la colline

jusqu'en 1963, date à laquelle les Arabes la descellèrent pour la précipiter dans un ravin. L'abbé Fernand Escolano, alors curé de Saïda, demanda à l'armée française, encore présente à Saïda, de récupérer la croix afin de la conserver au Patronage (ex école Félix Faure) où elle fut scellée, pour être de nouveau déposée en 1972, lorsque l'établissement fut confisqué par l'État algérien.



Un groupe de louveteaux.

Revenons à la vie de nos scouts... 1947 fut marquée par le retour du chef de troupe Paul Vorontchouk et de son souhait de compléter son scoutisme par le « départ routier»**, ce qu'il fit le 15 mai 1947, accompagné par son assistant et scout Henri Bonnet. La cheftaine Amédée Johner participa au camp école de Chamarante, près de Paris, afin d'apprendre de nouvelles méthodes pour conduire sa meute. Plus tard, accompagnée du chef Paul Allène, elle se joignit à une importante délégation de chefs, cheftaines, scouts, routiers et guides d'Oranie pour participer au jamboree (rassemblement international) en Seine et Marne. Tous embarquèrent sur le « Georges Leygues », croiseur de la marine française mis à leur disposition par le gouvernement qui tenait à soutenir et encourager cette jeunesse avide de servir.



Lucienne Simon, future épouse Maurice Kauffmann.

En 1948, la troupe fut inspectée par le commissaire de région, Serge Barret, qui ne put que constater le bon esprit de la 1ère Saïda, qui avait d'ailleurs été sollicitée pour redynamiser le groupe de Perrégaux qui semblait être en sérieuse difficulté.

L'année 1949 fut plus sombre puisque le groupe perdit son curé, le chanoine Fabre qui décéda lors de la réception de la statue de Notre Dame de Santa-Cruz, et fut marquée par la dissolution de la troupe Saint Denis 2ème Saïda suite à des difficultés de recrutement.

Entre 1950 et 1954, le groupe demeura en activité et fonctionna comme les années précédentes avec ses sorties, ses camps, ses missions et ses fêtes.

Chaque année par exemple, le 23 avril, les scouts et louveteaux de Saïda, accompagnés de leurs familles et amis, honoraient avec éclat Saint Georges, saint patron des scouts, autour d'un magnifique feu de camp installé sur le terrain de basket-ball ou au « touta » (Vieux Saïda). Après une allocution du chef de groupe Allène, les chants, danses,

sketches, jeux, concours de joutes terrestres et de tournois se succédaient dans la joie.



Sortie au Vieux Saïda.

Les jeunes loups fêtaient également leur propre saint patron, Saint François d'Assise, sous la direction de leur cheftaine Amédée Johner, autour d'un magnifique feu de camp. Ils pouvaient ainsi démontrer leurs qualités d'organisation et leur vitalité à leurs aînés, les scouts, au clan, à leurs parents et amis conviés à la soirée. De grandes veillées étaient également régulièrement organisées avec les scouts israéliites et musulmans afin de mettre les valeurs et le savoir de chacun en commun. Ces feux de camp entretenaient un véritable lien d'amitié entre les enfants des trois communautés.

Malheureusement, en 1954, les sorties et les camps se raréfièrent en raison du danger, la région étant envahie de felleghas. Les rangs des troupes, du clan et de la meute se clairsemèrent petit à petit, pour finalement disparaître en 1958, après vingt ans d'existence avec la fermeture de l'École Félix Faure***, transformée en patronage. L'abbé Escolano, aumônier, pouvait écrire :



Sortie Scouts des 3 communautés.

*« Ô ma troupe, Ô troupe chérie
Que dans tes rangs l'on vit heureux
Garde-nous, par Jésus Marie,
Garde-nous toujours purs et généreux
L'idéal que tu fis naître
En nos cœurs ensoleillés
Nous enflamme et nous voulons être
Scouts de France et de vrais chevaliers »*

* Ce comité était composé de Antony Baylé (Président), Paul Allène (vice-président), Joseph Pardies (secrétaire), Jean Grimaud (trésorier). MM. Grillot, Marcel Lahaye, Lucien Génolini, Daniel Jammes, Adrien Nicolazo-Cranch en étaient Membres.

** Le départ routier est, le plus souvent, le terme de l'éducation scout et se situe au plus tôt trois ans après l'engagement pilote dont il est l'accomplissement naturel. C'est l'aboutissement du parcours scout pour un routier (scout âgé de 17 à 25 ans).

***ndr : C'est en 1953 que l'École Félix Faure ferma ses salles de classe et devint le Patronage, lieu de loisirs, fréquenté par les jeunes saïdiens jusqu'en 1962.

Paul Allène (1911-1985) a été non seulement le fondateur des Scouts à Saïda, mais aussi le Directeur d'école et du Patronage, l'Animateur de la Paroisse, de la Conférence de Saint Vincent de Paul et du Secours catholique. Outre les chefs et cheftaines cités dans le texte, on peut également nommer : MM. Claude Almanza, Auguste Bégards, Georges Bonnet, Maurice Conventz, Charles Génolini, Sylvain Michel, Henri Pérez, Francis Sanchez, A. Vélasco. Mmes Marie-Claire Allène, Suzette Andréoletti, Adrienne Bégards, Lucette Bonnet, Manuela Botella, Castejon, Forquemin, Simone Génolini, Jeanne Grimaud, Jeanne Holitzko, M.J. Moréno, Lucie Ronceau, Raymonde Vittenet.

Sources

Petite histoire du scoutisme et du guidisme en Oranie de René Paya - Éditions Scouts de France - 1990.

La mémoire du scoutisme de Louis Fontaine - Publications LF - 1999.

Retour au Pays

par Amédée Johner.



Dans le texte ci-dessus, un nom revient souvent, c'est celui de Mademoiselle Amédée Johner. Elle était une « cheftaine » adorée des filles et garçons scouts dont elle avait la charge, mais également organiste de notre Église Sainte Jeanne d'Arc et responsable de la chorale de 1939 à 1962. Nous lui avons consacré deux pages dans la rubrique « Que sont-elles devenues » dans l'Écho n° 104 de Juin 2008 et dans le n° 123 de mars 2013 après son décès survenu en décembre 2012. L'occasion pour l'équipe de rédaction de publier, en l'honneur de cette grande dame, un texte qu'elle avait écrit après son retour à Saïda en 1982, publié sur le Forum par Hubert Méréa et intitulé : Un rêve fugitif-Pâques 1982.

Ces trois jours à Saïda sont passés comme un rêve fugitif. Pendant ce séjour, j'ai pensé à vous qui, à la chorale, avez partagé mes joies et mes angoisses les jours de Noël ou de Pâques. J'ai pensé à vous tous, anciens Scouts et Louveteaux, en refaisant le tour du "Vieux Saïda". j'aurais voulu écrire à tous mes amis, pour leur faire vivre ce voyage. Un moyen m'est donné avec l'amicale qui publiera ma lettre.

Partis de Toulouse à 20h nous sommes arrivés à Oran-Tafaraoui vers 22h; l'air était doux, calme et les parfums familiers de la salle d'aéroport, pourtant peu suaves, faisaient battre nos coeurs. Après de longues forma-



Hôtel Bensadoun en 2017.

lités, nous avons pris le car pour Saïda. Il faisait nuit et il ne fut pas possible de reconnaître la route. Nous sommes arrivés à Saïda vers 2h du matin avec un arrêt devant l'hôtel-restaurant Bensadoun en face du marché; tous ceux qui étaient arrivés le matin étaient là pour nous accueillir et pour échanger des nouvelles pendant le dîner qui nous fut offert. Après dîner, nous repartions pour l'hôtel El Forsane, construit à la place de la maison forestière du Vieux Saïda.

Le lendemain, réveil assez tôt, pour assister à la messe de Pâques au presbytère. Dès le réveil, du balcon de ma chambre, je découvre la ville; j'ouvre les yeux sur un décor qui, tout en m'étant familier, me semble inconnu; le pont est beaucoup plus large et de chaque côté de la route qui descend vers la ville tout est aplani; plus de marabout près de la maison Meyer, villa Saint-André-des-Anges, que je n'ai même pas vue; plus de talus près du pont à gauche. Peu après le pont, il y a un carrefour avec des voies très larges qui rejoignent le cimetière juif, la rue du génie, les castors, le théâtre et le boulevard périphérique qui est achevé et rejoint les HBM en longeant la voie ferrée.

Inutile de vous dire que tout cela, vu du balcon, a excité ma curiosité et m'a poussée à aller sans tarder à la redécouverte de ma ville. C'était dimanche, mais pour les algériens un jour de la semaine comme les autres, avec des enfants allant en classe. De nombreux lycées

ont été construits, particulièrement au "Camp Baraqué" et à l'emplacement de la laiterie David; tout ce coin est totalement construit avec les cités administrative et scolaire. Puis nous arrivons au presbytère. Un choc! plus d'église, mais on s'y attendait et à sa place un bloc de bureaux sans architecture. La messe se déroule dans la cour du presbytère et, malgré le recueillement, un événement amusant se produit; la tortue que Mme. Girard avait confié à Persith est toujours là et, se promenant pendant la messe parmi les fidèles, est venue jusqu'à elle pour lui mordre le bout du pied, comme pour lui dire qu'elle l'avait reconnue.

Après le déjeuner, c'est un nouveau départ pour revoir le centre-ville et nos maisons. Devant l'hôtel, où de nombreux arabes nous attendent pour demander des nouvelles des absents, un jeune noir de Doui-Thabet insiste pour que j'aie voir sa mère et m'accompagne tout le long du chemin. Les "Castors" sont méconnaissables; les arbres ont tellement grandi à l'intérieur que l'on ne voit plus les villas. Les palmiers de la rue de Géryville, dont on atteignait facilement les régimes de

dattes âpres et peu savoureuses, ont doublé de hauteur. En remontant la rue, l'odeur capiteuse des roses pompons m'a fait lever la tête; le rosier est toujours là domiant les plombagos aux bouquets bleus.



Palmiers de la rue de Géryville en 2017.



Barrière du passage à niveau

Puis nous nous sommes dirigés vers la gare; la barrière était fermée et nous avons emprunté la petite porte à gauche.

Là encore beaucoup de changement; l'oued est canalisé, tout est aplani. Les abattoirs ont disparu; ils ont été reconstruits plus bas, à côté de la "Stelline". Plus de faux-poivriers; ils ont été abattus et des passerelles enjambent la rivière pour aller directement au "Village Nègre" sans passer par le pont de Bel-Abbès. C'est un vaste terre-plein et comme il n'y avait pas d'eau dans l'oued, c'était une véritable poubelle; il n'y a plus de jardins maraîchers, plus de champs de chrysanthèmes, plus de jardins de Rosario.

Doui-Thabet n'a pas changé avec ses petits gourbis, accrochés à flanc de colline, et ses chemins tortueux; mais tous les toits sont hérissés d'antennes de télévision. Nous arrivons enfin à la maison du jeune noir; je reconnais sa mère qui nous faisait quelquefois de bonnes brochettes près de l'église. Elle pleure en m'embrassant et en me faisant entrer dans sa maison, puis nous buvons le thé en compagnie de ses enfants qui parlent un français parfait. Mais il faut nous séparer car la visite de Saïda ne sera pas achevée si mes visites se prolongent trop longtemps.

C'est le retour vers l'hôtel, en remontant les avenues Gambetta et Foch. Des bains maures, avec leurs façades mauresques de carreaux de faïence multicolores, ont remplacé certaines maisons basses. Le "Comptoir d'Es-



Cimetière.

compte" n'a plus ses grandes vitrines; c'est devenu un café, avec ses portes mauresques. Je ne le reconnais pas, alors que j'y avais vécu des années. Les portes-fenêtres du balcon n'ont pas changé et l'ensemble, rez-de-chaussée de style maure et le 1er étage de pur style 1900 colonial, est d'un effet surprenant. Surprenant aussi l'oeuvre d'avant-garde d'aspect bizarre qui occupe le rond-point; c'est un cadeau de coopérants Bulgares, peu apprécié des habitants. Plus haut, le restaurant l'Oasis et le magasin "Titinette", en face du Palace, n'existent plus; c'est un terrain vague promis à la construction.

Le lundi matin était réservé à la messe au cimetière, mais auparavant j'avais décidé de faire, dès 9h, le tour du "Vieux Saïda".

Ah... mes amis... quelle promenade... un temps splendide, presque du sirocco. D'abord tout semble pareil; la piste est un peu plus large, plus carrossable, mais on retrouve les mêmes arbres, les mêmes rochers avec dans leurs trous, les feuilles des "petites soeurs" aux mêmes endroits, et surtout les mêmes parfums. La campagne française sent l'herbe mouillée, mais ici la chaleur accentue les odeurs, les amplifie et elles vous montent à la tête. J'ai cueilli des "marabouts", des petits iris, des petites fleurs blanches, le thym sauvage et tout cela au milieu des pins; ça sent bon, c'est enivrant. J'avais oublié ces odeurs dans



Le Vieux Saïda.

l'herbe sèche sous le soleil, tous ces parfums qui me prennent à la gorge, m'exaltent et me transportent dans un monde oublié.

Je n'en crois pas mes sens; j'avais tout retrouvé alors que j'avais oublié aussi les multitudes de petites saute-

relles beiges aux ailes rouges ou jaunes, qui sautaient dans mes jambes à chacun de mes pas. Continuant mon chemin, je suis arrivée au "trou de la gazelle". Là aussi tout a été discipliné; le petit pont a été élargi avec un parapet et autour du trou une margelle empêche les promeneurs de s'approcher. La clairière de "la source" a été élargie pour être aménagée en terrains de sports et des tables rondes en ciment entourent les troncs des gros eucalyptus. La source, aussi, a été disciplinée avec un bassin en ciment et carreaux de faïence et des marches pour pouvoir se désaltérer mais ce n'est plus notre petite source sauvage que l'on ne retrouvait pas d'une visite à l'autre.

Mais le clou du changement au Vieux Saïda, c'est le chemin qui permet d'accéder tout en haut de la falaise. Partant du gros rocher qui est en face de la source; le rocher du conseil sur lequel montait Akéla, vous vous souvenez, louveteaux, du serment "*nous ferons de notre mieux, oui mieux, mieux, mieux*". Le chemin monte doucement en serpentant à travers la montagne, avec tantôt deux, tantôt trois marches en ciment, puis du plat et, à nouveau, des marches jusqu'en haut où une plate-forme, avec garde-fou, domine toute la vallée jusqu'à Nazereg. Ce chemin reste invisible d'en bas et ne détruit pas le caractère sauvage de la falaise. Oui, mes amis, ce fut une belle promenade.



Emplacement de l'Eglise.

Après la messe du lundi de Pâques au cimetière, j'ai consacré l'après-midi et la journée de mardi à des promenades en ville et des visites chez l'habitant. J'ai eu droit à un accueil extraordinaire, j'ai été invitée à manger le couscous et les gâteaux, et surtout à boire le thé à longueur de journée; en se quittant on s'est embrassé comme on ne l'avait jamais fait. Pendant toutes ces visites, j'ai été surprise d'entendre tout le monde, grands et petits, parler français couramment. J'ai été heureuse de voir la joie des anciens et, leur fidélité dans le souvenir de leurs voisins, patrons ou camarades de classe. Certains n'ont pas hésité à dire "*tu as vu ce qu'ils ont fait ? ils ont cassé l'église... et à la fontaine maboule tu y es allée ?*" Oui, je l'ai revue; on ne peut plus boire dans ses mains l'eau si fraîche de la source, ni essayer d'attraper les libellules qui volaient au-dessus des joncs, ni prendre les têtards, les petites moules, les escargots, les grenouilles. Mon rêve fugitif se termine... ma ville n'existe plus que dans ma tête et dans mon coeur.

60 ans après, Appelé en 1958

par Yves Mangeon



C'est après la lecture de l'Echo de Saïda n°146 (déc. 2018) que j'écris ce texte pour apporter un complément à deux articles, celui des pages 12 et 13 (Témoignage de Raphael Dagens, appelé en 58) et surtout, celui de Jean-Pierre des pages 6 à 9 (Le chemin de fer passait par Saïda). Pendant l'année 58, métropolitain appelé au 12e Régiment d'Artillerie, j'étais stationné successivement dans quatre postes militaires, tous situés dans le canton d'Aïn-El-Hadjar : la Ferme Meissonnier, la Ferme Trojani et, en haut de la côte de Saïda à Aïn-El-Hadjar, la Ferme Rouge puis la Ferme Blanche. Seule la Ferme Blanche fonctionnait encore au ralenti.

Je voudrais d'abord évoquer l'article de Raphael Dagens. Comme lui, exactement une semaine plus tard, j'ai effectué le même trajet : embarquement à Port-Vendres le 9 mars sur le même paquebot El-Mansour, traversée difficile liée à l'état de la mer, arrivée à Oran, transport en train jusqu'à Saïda. Alors que Raphael Dagens rejoignait le 8ème R.I.M, moi j'étais affecté au 12ème R.A (1ère batterie) stationné à la ferme Meissonnier. Mais c'est le 2e article (Le chemin de fer passait par Saïda) qui m'a le plus marqué. Je peux même dire que c'est le drame de ma guerre d'Algérie. Jean-Pierre, le narrateur, rappelle que cette voie ferrée était particulièrement dangereuse pendant les événements (la guerre d'Algérie, pour nous métropolitains.) J'en sais quelque chose et je vais vous le raconter.

Le 16 décembre 58, j'étais stationné dans la Ferme Meissonnier. Au rassemblement du matin, le chef de poste demanda dix volontaires pour escorter le train de Saïda à Kralfallah (ou peut-être Méchéria, je ne sais plus). Comme d'habitude, aucun ne se désigna car nous savions que le train sautait souvent sur une mine.

Pourtant Oui, il y en eu un : Moi (comme brigadier adjoint au chef de groupe). Coup de folie ? Désir de jouer les héros ? Pas du tout. Tout simplement j'étais un passionné de Géographie et j'avais là l'occasion de voir le Sahara. Drôle d'idée mais c'est comme ça. En plus je ne craignais pas les mines car je pensais que c'était à chaque fois le premier wagon qui sautait et, comme le décrit si bien Jean-Pierre dans son récit, il y avait toujours devant la locomotive deux wagons lourdement lestés pour provoquer l'explosion en cas d'attentat.

Il n'y avait alors plus qu'à faire appel au personnel des Chemins de Fer Algériens pour réparer sommairement les dégâts afin de pouvoir repartir. Tout ceci se faisait sous la bonne garde d'une escorte, logée dans un wagon blindé, composée d'hommes armés jusqu'aux dents (en plus de notre arme individuelle nous avions un mortier de 60, un fusil mitrailleur et un lance-grenades). C'était ma vision des choses mais tout s'est passé autrement.

Ce jour là, nous étions huit soldats (deux étaient restés à la gare de Saïda) dans le wagon blindé qui était le dernier du convoi. C'est lui qui a sauté. Deux obus de 105 piégés (c'est vexant pour des artilleurs spécialistes du canon de 105) constituaient l'explosif télécommandé actionné juste sous nos roues.

Résultat : wagon déchiqueté, deux morts, cinq blessés très graves dont moi et un blessé léger, Omar, le seul musulman du groupe. Devant ce carnage, les deux chauffeurs de la locomotive étaient partis chercher des secours (Bou Rached ?). J'étais cassé d'un peu partout, me vidant de mon sang, mais seul à être conscient. C'est là que j'ai eu une terrible frayeur en voyant arriver, au moins 30 minutes plus tard, quatre arabes en djellaba et qui se dirigeaient vers moi. J'ai cru que c'étaient des fellaghas qui venaient prendre nos armes et nous achever. Je ne m'en suis jamais remis psychiquement.

On ne m'a jamais dit qui ils étaient mais je suppose que

c'étaient des employés des Chemins de Fer Algériens.

Un quart d'heure plus tard les secours sont arrivés. Le capitaine médecin a jugé que mon état nécessitait, en priorité, mon évacuation par hélicoptère, malgré mes protestations (voir ma citation), vers l'hôpital de Saïda. C'est sur le brancard que je me suis évanoui tout en vomissant. J'ai repris connaissance deux jours après à l'hôpital Baudens d'Oran. Trois semaines plus tard j'ai été rapatrié sur Paris par avion ambulance puis, fin février 59, dirigé vers l'hôpital militaire Lyautey de Strasbourg où il y avait un excellent chirurgien spécialiste des greffes osseuses. Après deux opérations et huit mois... sans poser un pied par terre, j'ai réappris à marcher (août 1959).

Le 10 septembre je redevais civil, boiteux mais vivant.

Yves Mangeon est Professeur certifié d'Histoire-Géographie à la retraite. Ses principales décorations : Médaille Militaire (1961), Ordre National du Mérite (2015, cliché ci-dessous), Croix de la Valeur Militaire avec Palme...etc... Invalide de guerre à 80%. Il est également Président de trois associations patriotiques (Méd. Militaires, UNC...)



Yves Mangeon au centre.

Texte de la concession de la Médaille Militaire :

« Brigadier affecté sur sa demande à l'unité pour participer de façon plus active aux opérations, plein d'entrain et de dynamisme, de volonté et de courage.

A été grièvement blessé le 16 décembre 1958 lorsque le train, dont il commandait l'escorte en adjoint, sauta sur une mine à 10 km de Saïda. A fait preuve en cette circonstance des plus belles qualités de courage et d'abnégation en se préoccupant d'abord du sort de ses hommes. »

Ndlr : Yves Mangeon a participé à l'écriture du recueil publié en 2016 par notre Amicale en hommage aux Appelés à Saïda et sa région. Il y raconte une autre embuscade à laquelle il a participé et réchappé grâce à l'intervention de la Légion et des Spahis. Il conclut son témoignage en écrivant : « En 2009, chez moi à Sainte Marie aux Mines, j'ai depuis plusieurs mois la cassette vidéo intitulée Saïda l'heureuse. Je n'osais la visionner de peur d'être trop bouleversé... L'histoire de la région de Saïda m'a beaucoup intéressé. Sans parti pris politique, mais en tant que professeur d'histoire-géographie, j'en ai tiré quelques remarques : la région de Saïda est une construction économique, culturelle et sociale essentiellement française. Et tout le monde en profitait, Arabes comme Européens. »

RASSEMBLEMENT 2019

Nous vous donnons rendez-vous les 8 - 9 et 10 juin 2019 pour le vingt-quatrième rassemblement national de notre Amicale.

Il aura lieu pour la sixième fois consécutive au Village Camarguais en Arles. Les habitués retrouveront bien vite le chemin et leurs marques. Quant aux autres, nous les invitons à venir découvrir ce site exceptionnel par sa verdure, son calme et ses couleurs méditerranéennes, propice à nos retrouvailles chargées d'émotion et de nostalgie.

Une dernière occasion, peut-être, de rendre hommage à nos anciens dont beaucoup aujourd'hui nous ont quittés, mais sans qui l'Amicale n'aurait pas vu le jour et surtout perduré jusqu'à présent.

Recevoir et lire notre bulletin trimestriel est sûrement un temps fort pour beaucoup d'entre vous, mais partager un moment, quelques heures avec les amis, voisins, ... d'antan, restera comme un événement inoubliable.

Alors, venez vivre avec nous ces instants de bonheur. Vous ne le regretterez pas !

Le bulletin d'inscription à notre rassemblement n'est pas joint à cet écho. Il vous sera adressé par pli séparé. Si vous ne l'avez pas reçu avant le 15 avril, prenez contact avec les organisateurs.

1

Choisissez la durée de votre séjour (une des 7 options ci-dessous)

Option 1 : « Week-end vacances » du samedi 8 juin 16h00 jusqu'au lundi 10 juin 12h

Option 2 : du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner

Option 3 : du samedi après-midi au dimanche après l'animation musicale

Option 4 : forfait dimanche (apéritif + déjeuner + après-midi dansant + dîner)

Option 5 : Tout le dimanche (option 4) + nuit du dimanche au lundi avec petit déjeuner du lundi matin

Option 6 : Repas du dimanche midi + après-midi dansant

Option 7 : Dîner du samedi soir et/ou du dimanche soir (prix par dîner)

2

En fonction du nombre de personnes (base), voyez le montant de votre participation

BASE	A - Seul(e)	B - Couple	C - 3 personnes	D - 4 personnes	E - Enfants*
Option 1	200 €	300 €	440 €	550 €	75 €
Option 2	150 €	260 €	370 €	470 €	50 €
Option 3	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 4	60 €	120 €	180 €	240 €	25 €
Option 5	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 6	35 €	70 €	105 €	140 €	15 €
Option 7	28 €	56 €	84 €	112 €	10 €

* Prix par enfant de 4 à 12 ans - Gratuité pour les enfants de 0 à 4 ans

3

Remplissez le bulletin d'inscription (feuille jaune jointe à ce journal), en indiquant votre N° « OPTION » et votre lettre « BASE »

Exemple :

pour un couple qui vient du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner : option 2, base B

4

Envoyez votre bulletin d'inscription, avec votre chèque (ou vos chèques, si vous choisissez un paiement échelonné) à :
Alain Crach - Amicale de Saïda - 7 rue des Anémones - 34000 MONTPELLIER

Important : dates limites d'inscription
10 mai 2019 pour hébergement + repas
25 mai 2019 pour les repas uniquement (*sans hébergement*)

Programme

Samedi 8 juin

À partir de 16h00 : accueil, remise des badges
et répartition des hébergements
18h00 : Réunion d'information
20h30 : dîner au restaurant Les Corales

Dimanche 9 juin

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)
À partir de 9h00 : accueil
10h30 : office interreligieux suivi de la Messe
12h00 : apéritif
13h00 : déjeuner dans la salle Marie Mauron suivi d'un
après-midi musical.
20h00 : dîner au restaurant Le Forum.

Lundi 10 juin :

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)
Départ du site dans le courant de la matinée



Paiement échelonné :

Dans le dernier Écho, le n° 146, il était proposé aux adhérents intéressés par un règlement échelonné de se faire connaître auprès des organisateurs. Certains l'ont fait, d'autres n'ont pas jugé utile de se manifester. Persuadés que certains d'entre vous n'ont pas vu le temps passer, et sont peut-être embarrassés... nous leur rappelons qu'un manque ponctuel de disponibilités financières ne doit pas être un frein à la participation à notre rassemblement. Il est encore possible de bénéficier de cet avantage, à condition toutefois de retourner votre bulletin d'inscription dans les meilleurs délais.

Informations pratiques:

Vous résidez dans la région toulousaine ou vous passez par Toulouse pour vous rendre en Arles, vous pouvez profiter d'un transport en commun (gratuit) mis à votre disposition. Ceci est valable également pour les participants qui habitent sur le trajet (Castelnaudary, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes).

Prendre contact avec Marie-Claire Génolini au 06 88 56 73 88 ou par mail : marie-claire.genolini@wanadoo.fr.

Nous renouvelons notre proposition de prendre en charge les frais de transport pour les personnes qui se regrouperaient afin de se déplacer en minibus ou en louant un véhicule monospace. N'hésitez pas à nous contacter pour vous aider dans ce projet.

Pour venir au Village Camarguais :

Quelle que soit votre provenance, vous ne pouvez arriver que par la N113/E 80. Prenez la **sortie n° 6** « **Arles-Fourchon** » et suivez les indications : Hôpital Imbert et Domaine Maeva (Saïda).

Adresse :

Mas de Véran -
Quartier de Fourchon
13200 Arles
Tél : 04 90 18 49 49



Pour tout renseignement complémentaire, pour les cas particuliers éventuels, contactez **Alain et Alice Crach** : 04 67 64 00 38 ou 06 83 86 05 71, ou par courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr



Notre ami Sylvain fait partie des quelques adhérents, peu nombreux il faut le souligner, qui n'hésitent pas à nous confier leurs « Souvenirs de là-bas ». Il y a vingt ans déjà, la première de ses Lettres de la Redoute était publiée dans notre bulletin. Aujourd'hui, il nous fait faire un grand tour sur le tansad de son scooter. Vous aussi, vous étiez un adepte de ce véhicule motorisé à deux roues, dans les années cinquante à Saïda, racontez-nous vos sorties, escapades,...

Dans le rétro

par Sylvain Galiana

Je vous fais grâce des deux bicyclettes laissées à Saïda puisque j'en ai déjà parlé. En revanche, il me semble que je n'ai pas tout dit sur le scooter Vespa que je m'offris dès que je fus en mesure de gagner ma vie.

Mon père l'avait commandé à Constant K, le garagiste, qui le lui livra à l'hôpital. Là, dès mon retour à la maison pour le déjeuner de midi, je trouvais mon paternel affairé autour de l'engin, en compagnie d'un jeune employé musulman. Aussitôt, il me proposa de l'essayer devant la cuisine de l'établissement l'allée qui y menait, était déserte à cette heure-ci. Sans hésiter, j'enfourchai pour la première fois mon scooter et mis les gaz à fond en embrayant trop brusquement. Ma monture fit une telle embardée qu'elle se cabra comme un cheval fou, ce qui eut pour effet de me désarçonner illico. Par bonheur, je me retrouvai debout derrière elle, les mains sur le guidon et débrayant aussitôt... Pour ce qui était du permis de conduire, Papa me le tendit sur le champ :

comment se l'était-il procuré ? Je n'ose l'imaginer Je me servis de l'un et de l'autre durant trois ans, de 59 à 62, pour les abandonner « Là-bas » après l'indépendance.

Avec eux, j'abandonnais aussi ma vie d'adolescent et toutes les créatures de tous âges, de tout sexe, de France et d'Algérie que j'avais trébuchées sur le tansad. Mais avant de passer du scooter à un autre moyen de locomotion, je vais raconter ici, quelques péripéties auxquelles ma Vespa est intimement liée.

D'abord, il faut dire, qu'à part le malheureux incident du début et la fillette indigène qui s'était jetée sous ma roue en traversant le village Boudia, je n'eus plus aucune autre frayeur par la suite et je m'insurge contre les détracteurs de tous poils, les timorés et les handicapés de l'équilibre, qui prétendent que ce type d'engins est, pardonnez l'expression, un « casse gueule ».

Comme je l'ai dit précédemment, ma Vespa m'a transporté partout : à Saint-Denis du Sig, à Oran, à Tlemcen. Je lui ai même fait traverser la mer pour monter jusque dans la Creuse, chez mon ami André N. pour son mariage ?

Je l'ai ensuite chevauché sur la Côte d'Azur, à Cannes, chez mon oncle Joseph ? Mon jeune cousin Roger joua le guide pour me faire découvrir la Côte d'Azur et ma tante Georgette, bien plus tard, se rappelait qu'elle était montée en amazone derrière moi, pour se rendre au Milk-Bar du lycée Carnot dont elle était propriétaire avec son mari qui était aussi mon oncle et mon parrain.

J'ajoute ici que pour ces longues expéditions, Papa avait demandé à Monsieur Choukroun, menuisier et ferronnier de l'hôpital, de me fabriquer un porte-bagages solide sur lequel je plaçais ma grosse valise cerclée de bois.

Avec ma Vespa, quatre fois par jour, je me rendais à l'école Jonnart où je fus instruc-



Sur la route d'Aïn-El-Hadjar.

teur puis instituteur pendant quatre ans. D'ailleurs, la meilleure preuve est celle-ci : plus de quarante ans plus tard, un ancien élève musulman Ameer S., dont j'ai conservé le souvenir grâce à une photo de classe, m'a rappelé, via internet et le site de Saïda, que lorsque j'arrivais à mon travail, je rangeais mon engin sous le préau ; un détail insignifiant pour moi, mais sûrement pas pour l'enfant qu'il était. Je montais aussi jusqu'au stade, ce fameux stade avec sa clôture de tôle, tout là-haut, au-dessus du village Boudia, les jours de match de football lorsque je jouais avec l'équipe du « Tonnerre » ...

Une autre anecdote, en revanche, s'est déroulée au cours d'un séjour au village natal. Un beau jour, je proposai à mon cousin Rémy, le fils de Tante Irma, la sœur de mon père, de l'emmener jusqu'à la plage de Port-aux-Poules où séjournaient la famille C. et notre cousin commun, Alain. En leur compagnie, nous

avons passé une excellente journée au cabanon lorsqu'il fallut se résoudre à repartir. Je m'adressai donc à Rémy et, sans penser à mal, je lui dis : « Alors, tu viens, Toto ? On s'en va ! » Il ne pipa mot, s'assit sur le tansad et resta muet durant tout le trajet du retour. J'appris, plus tard, de la bouche d'Alain, que je l'avais vexé en l'appelant, Toto ! Je ne revis jamais mon cousin Rémy ; il était devenu instituteur, comme Alain et moi ; il se maria avec une oranaise qui le fit père d'un petit garçon, avant de basculer pour le restant de sa vie dans l'univers des hôpitaux ...

Au cours d'un autre séjour, toujours à Saint-Denis du Sig, je présentai ma petite amie d'alors, à toute ma famille ; elle était venue exprès pour cela, depuis Aïn-el-Turck où elle suivait le stage des instructeurs et, bien sûr, comme un gros « macho » que j'étais à l'époque, je n'étais pas peu fier de parader dans les rues du Sig, en si bel équipage... On connaît la suite...

Enfin, ce petit et dernier souvenir : A Saïda, nous avions un petit chat que mes sœurs avaient dû secourir puis imposer à Maman. Celle-ci, parce que le chaton causait maints dégâts dans la maison, me réclamait sans cesse d'aller le perdre quelque part... Las de l'entendre récriminer, je finis par m'y résoudre à regret, emmenant la malheureuse petite bête jusqu'à Nazereg-Flinois pour ensuite, l'abandonner lâchement. De cela, en revanche, je ne suis pas fier... Je vous le jure !

Voilà, j'ai résumé en quelques lignes, mes aventures en Vespa ... Comme je l'ai dit, je l'ai abandonnée à Saïda, chez Laurent Pellegrin, sous le préau de l'école où son épouse était institutrice, rue du Colonel Géry.

Quelques années plus tard, j'ai reçu un chèque postal équivalant à la vente de mon scooter : Laurent l'avait vendu à un autochtone pour la somme de 150F.

Depuis, je suis remonté bien des fois sur un engin similaire : sur le scooter « Peugeot » de mon fils Guillaume, puis sur la fameuse mobyette bleue « Motobécane » de Christophe, mon aîné, et sur le magnifique « scoot » noir « Toyota » de ma fille et mon gendre mais, jamais je n'ai oublié ma première Vespa.

Qu'est-ce que vous voulez ?

On n'oublie jamais son premier amour !

L'école Berthelot

par Guy Méadéb.

En feuilletant notre Scolarité à Saïda et sa région, édité par notre Amicale, je me suis arrêté page 99 (pour ceux qui ont le recueil) devant une photo de classe non datée qui n'a pas lieu d'être classée avec celles identifiées École Berthelot. On y trouve pêle-mêle, entre autres, Roubache, Benhamou, Outin, Hérodote, Perlès... Ils n'étaient pas de l'École de la Gare. Cette photo relève du Cours complémentaire (classe de 6ème ou 5ème).

De la rue Pasteur en passant par la rue Solari jusqu'au jardin public appelé aussi « Le petit Vichy », tous les enfants, au-delà de cette ligne qui se terminait aux HBM, étaient scolarisés à l'école Berthelot, en dehors de ceux qui fréquentaient l'École paroissiale.

Dans la rue Delbecque, il y avait les riverains Henri Tichané, Loulou Duparc, Jean et Émile Maroselli qui se trouvaient à deux pas de l'école qui surplombait la maternelle. J'ai peu de souvenir de cette dernière et c'est normal. En dehors de Madame Roche ou Broche, du bac à sable dans la cour et des jouets mis à note disposition, un cadeau pour Noël : une barre à tête de cheval avec une roulette pour terminer, que j'ai vite enfourchée.

Pour l'école primaire, c'est moins sommaire. Il y a eu tout d'abord Madame Trolard au Cours préparatoire, symbolisée par la règle rouge qui nous a beaucoup poussés à bien lire et ensuite la badine d'olivier de Madame Barritaud qui nous asticotait les mollets et les cuisses et qui nous a sensibilisés fortement à l'écriture. Puis pour terminer, il fallait bien savoir compter et cela, nous le devons à Monsieur Torrès et à sa règle plate pour nous inculquer les principes de l'addition, de la soustraction, de la multiplication,

de la division (avec décimales) et peut-être de la règle de trois et de la preuve par neuf. Cela nous a bien servi. Mais, me direz-vous, en quoi pouvait nous aider cette règle plate, miraculeuse dans ses effets ?

Dans la classe, où, étant de service, il fallait essuyer le tableau, remplir les encriers d'encre violette et l'hiver allumer le poêle, nous avions nos places bien établies. Nos pupitres étaient bien alignés et à chaque visite d'adulte nous nous levions en faisant claquer nos sièges.



Eugène Torrès

Au moment de la correction des opérations, le dernier élève passait son cahier à celui qui était devant lui et ainsi de suite, et le premier au dernier. Le tarif était, à chaque opération fautive, un coup de règle plate (large et épaisse) sur les fesses.

Mais un malin dénommé S... avait quelques difficultés avec le calcul et restait ainsi un des préférés de la règle plate.

Afin de pallier à ces inconvénients, il avait profité de l'expérience professionnelle de son père, bourrelier de son état. La fois suivante, confronté à la règle « pédagogique », il supporta la sentence avec décontraction et gaité, ce qui eut pour effet d'intriguer bien vite notre instituteur et sa supercherie fut éventée. Et notre pauvre S... déchantait. Sa punition fut terrible, prolongée, pantalon baissé après la découverte du calfeutrage mis entre son fessier et sa culotte courte.



Les maîtresses et les maîtres nous surveillaient durant les récréations pendant lesquelles nous jouions aux billes, « à tu l'as dans l'eau », une variante de chat perché à défaut de possibilité de s'élever par rapport au sol, aux noyaux d'abricot lorsque le printemps était de retour et les fruits aussi.

Que d'imagination avec peu de chose : des jeux individuels à la maison Taf-taf où nous raflions un nombre incalculable de noyaux. C'était alors la curée, lorsque l'un d'entre-nous

faisait « chiche » en jetant en l'air tout ce qu'il avait gagné pour la grande joie des copains. Il n'y avait que des copains, les copines, ce sera pour plus tard.

Quand il faisait mauvais temps, nous restions cantonnés sous le préau, dans un tohu-bohu indescriptible, où les bousculades se succédaient, quelques fois au détriment d'un camarade. C'est alors que le sifflet impératif se faisait entendre et ramenait un calme temporaire.



Après le CM2, il y avait le Cours supérieur, avec Monsieur Bénichou ou Chaouch, qui menait au Certificat d'Études. Pour certains, c'était la fin des études et pour les autres, après l'examen d'entrée en 6ème, il y avait le choix entre le Cours complémentaire ou les lycées d'Oran, de Sidi-Bel-Abbès ou Mascara. Mais nous n'y sommes pas encore.



A. Bénichou

Avant, il fallait sortir de ces bâtiments, de nos classes que je trouve encore dans ma mémoire, grandes, spacieuses, lumineuses, avec le tableau noir, les craies, les cartes de géographie, nos plumiers avec les porte-plumes et la plume sergent major incontournable, que nous nettoyions avec un os de seiche lorsque nous pouvions en dégouter, la gomme et bien entendu, nos tabliers ou sarraus qui faisaient notre fierté. J'admirais celui de Gérard (il se reconnaîtra s'il lit ce récit).



A. Chaouch

À la fin des classes, je ne parlerai pas de la distribution des prix de fin d'année, mais de la sortie dans la rue Delbecque, après la sonnerie, pour rejoindre nos pénates, dans un joyeux chahut. Mais Oh! surprise, devant l'école attendait une superbe voiture en bois, grandeur nature (si l'on peut dire) avec des roues de bicyclette et un pédalier, un dérailleur, des freins et une petite

poire pour prévenir les passants. C'était celle de Monsieur Lubrano, le père de Dédé, qui habitait les HBM et qui venait chercher son fils. Nous étions en admiration devant cet engin que nous aurions aimé posséder. Quelquefois, avec son autorisation, nous montions sur le capot et il nous ramenait, au plus proche de chez nous. Pour moi, c'était à l'aplomb du boulevard Besombes, près de la Patriote et du petit Vichy d'où je rejoignais la maison de ma grand-mère.

Il manquait un peu de vie dans cette rue Delbecque où se trouvaient la charcuterie Bricchi à l'angle du boulevard Gambetta et de la rue de l'école, le garage Kauffmann et Madame Fourcade, la sage-femme et son fils Guy. Pour rentrer chez moi, il fallait remonter le boulevard Gambetta jusqu'à la librairie Favier, au niveau de la rue Marceau en passant obligatoirement devant la maison Carrafang. Devant son portail, une chienne de type Berger allemand, allongée, nous regardait passer sans aucune marque d'agressivité. Mon cousin Norbert, qui m'accompagnait, pour une raison que j'ignore encore s'est mis à taquiner la bête qui tout d'un coup s'est levée et l'a coursé jusque chez lui où elle laissa sur une de ses fesses la marque de ses crocs. La course-poursuite aurait suffi mais l'animal ne l'avait pas compris comme ça. J'ai récupéré ses affaires qu'il avait abandonnées dans sa fuite éperdue. Il n'a jamais recommencé et préférait passer devant la villa Chaubaud, par sécurité pour son postérieur.



La maison Carrafang.

Rentré à la maison, c'était l'heure du goûter, du compte rendu des activités scolaires et ensuite des devoirs puis, souper, coucher et le lendemain de nouveau le chemin de l'école, sauf le jeudi.

Merci à mes institutrices et instituteurs, qui m'ont tant apporté et permis de progresser, à cette période heureuse et joyeuse de ma jeune vie.

NDLR : Comme notre ami Guy, vous avez sûrement quelques anecdotes de votre passage à l'école ou de votre quartier. Il est temps d'en faire profiter nos lecteurs ...

L'oubli pour mémoire.

par Hubert Ripoll

Près d'un million d'enfants de rapatriés d'Algérie vivent aujourd'hui en France. Ils sont artisans, chefs d'entreprise, journalistes, artistes, scientifiques, députés, ministres...



Des Pieds-Noirs, dit-on d'eux aujourd'hui, lorsque l'on évoque leur origine. Des Français, dès lors qu'on les situe dans la société où ils vivent. On ne sait rien d'eux, ou si peu de choses, tant les analyses politiques, économiques, sociologiques les ont ignorés. C'est à ces enfants de Pieds-Noirs, nés sur le sol français, que j'ai consacré deux années d'enquêtes auprès d'un millier d'entre eux et écrit ce livre qui décrit ce qu'ils sont devenus, comment ils vivent aujourd'hui leur histoire, comment ils se représentent leur héritage et comment ils souhaitent le transmettre à leur descendance. J'ai levé le voile sur leurs blessures qui sont aussi celles de la France qui, près de soixante ans après avoir fermé sa parenthèse coloniale, ne se remet toujours pas de son Algérie. Des clés pour comprendre, entre mémoire et oubli, une brûlure de l'histoire, et, peut-être, l'apaiser.

C'est une enquête sur la transmission de la culture, de l'identité et de la mémoire Pied-noire qui doit nous permettre de connaître ce que deviendra notre histoire et notre mémoire portée par nos enfants et leur descendance.

Dans le compte rendu du 41ème congrès du Cercle algérieniste, en page 17 du n° 142, nous vous informions que **Marcela FERARU**, journaliste et réalisatrice de documentaires de télévision, déjà auteure de « Français par le sang versé » et « Harkis, histoire d'un abandon » préparait un film consacré à Hélié de Saint Marc : témoin du siècle.

Ce film en DVD est disponible au prix de 15€ (port compris).

Le film en DVD

BON DE COMMANDE

À renvoyer, accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de :
Secours de France – 29, rue de Sablonville – 92200 Neuilly sur Seine
 Tél. : 01.46.37.55.13 / contact@secoursdefrance.com

Mme, Mlle, M Prénom
 N° , rue Ville C.P.
 Tél. E-mail

À partir des textes parus, il y a bien longtemps, dans notre Écho ou sur le Forum, nous avons voulu remettre à l'honneur deux personnalités emblématiques de notre ville, hommes talentueux, dotés d'une habileté hors du commun mise en valeur dans des activités bien distinctes. Bacoco, sportif bien connu (texte de Paul Duteil) et Henri Bénarouche, brillant musicien (texte de Marcel Lascar qui l'a cotoyé durant de longues années).

Un mythe... Bacoco

Texte de Paul Duteil.

Je ne l'avais pas connu au sommet de sa gloire. De mon temps, il était devenu cet humble coursier de la banque où mon père était employé : la Compagnie Algérienne à Saïda. On disait de lui qu'il avait été le footballeur le plus doué de sa génération, que les plus prestigieux clubs de la Métropole auraient aimé persuader de traverser la Méditerranée. Peine perdue, sa mère l'en avait dissuadé en lui affirmant que la traversée était trop dangereuse, que la mer était une dévoreuse d'enfants. Lui, qui n'avait jamais aimé cet élément, qui ne savait pas nager, avait toujours refusé de céder aux chants des sirènes.



Parfois, pendant les mi-temps où le Mouloudia rencontrait le Gaieté, il apparaissait sur le terrain et goûtait, l'espace d'un instant, la joie d'être encore reconnu, adulé, comme au temps de sa gloire. Il esquissait un dribble sous les vivats mais très vite son saraouel l'encombra et il devait le nouer à la taille avant de placer le ballon dans les bois.

Les propos les plus fous circulaient sur lui, on disait qu'il pouvait loger, des trente mètres, le ballon dans la lucarne, dos à la défense... Lorsque nous jouions au ballon, dans mon quartier, on pouvait voir les plus habiles d'entre nous «faire comme lui», en lui prêtant toutes les acrobaties alors qu'il était rangé des ballons depuis plus de 15 ans.

Il partageait avec Torres, l'ancien goal du GCS, l'honneur de voir son nom devenir une expression commune : «*laisses pour Torres...*»

comme disait le petit gardien de but en plongeant courageusement sur la terre battue.

Il avait beaucoup d'affection pour mon père qui le lui rendait bien. Comme il n'avait jamais appris à lire, il laissait toujours mon père choisir le film qu'ils allaient voir le samedi soir. Il adorait les westerns; la vue de ces troupeaux de bovins le ravissait. Il disait à mon père : «*Pierrot on va voir un cowboy au Palace ?..*». Un jour, mon père, qui était d'humeur farceuse, l'accompagna au cinéma après lui avoir dit qu'il y avait un film comme il les aimait (en fait de cow-boy, il s'agissait du «Retour de Frankenstein»).

Au cours du film, alors que la musique allait crescendo, le monstre était dans la pénombre et la jeune héroïne, naïve, descendait les marches qui l'en approchait. La porte, en se refermant derrière elle, grinçait d'un bruit sinistre. C'est alors qu'une spectatrice, n'y tenant plus, cria en espagnol : «*que tonta ! no ve que va la matar ! la puerta !...me que tonta ! ! la puerta !...*».

Notre ami, depuis quelques minutes, avait pratiquement disparu, enfoncé dans son siège, le visage à moitié dissimulé sous sa manche de djellaba. C'est le moment que mon père choisit pour brusquement lui poser, par derrière, les mains sur les épaules en poussant un grondement effrayant. Il eut tellement peur sur le coup que, vexé, il se drapa dignement de son élégante djellaba et en se retournant vers mon père lui lança : «*tchié con Pierrot, j'aurais pu mourir d'une embolive !!*»

Je revois sa silhouette, de blanc vêtue, surmontée d'un chèche rouge qui se détachait dans l'embrasure de la porte à battants de la Compagnie Algérienne, lorsqu'il s'écriait à la cantonade d'un air important : «*y a ine drôle de 'tmosphère ici !*». Un nouveau mot qu'il venait d'apprendre et qu'il ré-

pétait à l'envie.

Au décès de mon père, il était venu chez nous présenter ses condoléances à la famille. Il était tellement triste d'avoir perdu son complice, tellement ému, que ne trouvant pas ses mots pour le traduire en français prononça une longue phrase en arabe que personne ne comprit mais qui nous toucha autant qu'un long discours d'académicien.

Notre ami Bacoco dont nous conservons le souvenir bien au chaud dans notre mémoire s'en est allé lui aussi rejoindre son farceur d'ami au pays des bisons et des chevauchées fantastiques.

NDLR : Tandjaoui Ahmed dit « Hachemi » mais plus connu sous le nom de « Bacoco », est né le 10 février 1912 à Aïn-El-Hadjar (un de plus !)

Attiré très jeune par le football, il est rapidement remarqué par sa technique individuelle mais surtout par sa puissance de frappe.

Joueur du Gaieté Club Saïdéen (G.C.S), il devient le chouchou des dirigeants de l'époque et du public local.

Bien entendu, son talent s'étend au delà du département et c'est ainsi qu'en 1933, encouragé par deux dirigeants du Mouloudia Club Algérois (M.C.A), il quitte discrètement Saïda pour Alger afin de signer une licence dans ce club. Quelques jours plus tard, il signe même une seconde licence, ce qui est formellement interdit, pour le Gallia Sport Algérois (G.S.A.). Mais l'aventure à Alger ne va guère durer car les dirigeants du GCS n'avaient pas apprécié ce départ précipité et le mettent en demeure de revenir à Saïda faute de quoi, ils le déclarent aux autorités militaires comme « insoumis ». L'affaire prend une tournure extra-sportive et notre ami fait son retour à Saïda quatre mois plus tard pour ne plus la quitter. Par la suite, il a décliné plusieurs offres de clubs métropolitains et notamment celui de l'Olympique de Marseille où évoluaient déjà des représentants du football de nos départements tels que Aznar, Bastien, Ben Bouali ... ou encore la perle noire Larbi Ben Berek.

Sélectionné à quinze reprises dans l'équipe de l'Oranie. Il décède le 8 novembre 1971, à l'âge de 59 ans.

C'était un homme pieux, croyant, plein de bonté, esprit très ouvert et accueillant. Il a mené une carrière footballistique remarquable, mais aussi, père de six enfants, une vie familiale exemplaire.



De gauche à droite : André Sanchez - Bacoco - Maurice Gomez - François Pérez - Eugène Leber - Antoine Baeza - François Camara - Kupers - René Nicolas - Michel Hernandez.
Manque sur la photo, le gardien de but : Saïd Djelloul.

Henri Bénarouche

par Marcel Lascar.

C'était un de ces matins de Saïda, froid, clair et joyeux. Mon père, affairé du bureau à la cave, quand au bout de la rue d'Oran, nous avons aperçu le manteau gris et le feutre à larges bords d'Henri Bénarouche. Élégant, insolite, (ce n'était ni son heure, ni son quartier) il venait demander à mon père de me faire «prendre» le violoncelle. J'avais 9 ou 10 ans et j'étais déjà un pianiste acceptable. Je n'étais pas d'accord mais j'avais dû céder à leurs pressions et à leurs arguments «car il allait manquer un violoncelle dans l'orchestre». Mon père m'a acheté un instrument 3/4 et j'ai participé à mon premier concert en avril 1940 ou 1941 à Ain-el-Hadjar pour la fête de Camerone. M. Bénarouche m'avait fait mettre une sourdine sur le chevalet à tout hasard. J'étais le plus jeune, le plus petit, au premier rang, sous l'oeil sévère du chef, le plus effrayé et le plus fier; mes parents aussi...!



Le concert commença par l'ouverture du Calife de Bagdad de Boïeldieu que M. Favier, le lendemain dans l'Echo de Saïda allait qualifier de «sémillante» et se termina par une des innombrables danses russes ou tziganes du répertoire (Livonie, Viatka...) et où presque tout était permis: jouer fort, à contre temps, taper des pieds, dominés et entraînés par le violon dia-

bolique du chef; danse que le même M. Favier qualifierait de «brillante» ou «frénétique». Nous avons donné d'innombrables concerts, partout : au théâtre municipal, dans les écoles, au café Lopez, dans l'église, sous le kiosque à musique (derrière le cadran solaire), au cinéma Palace. Nous avons même accompagné deux opéras : Rigoletto et Faust. C'est dire que rien ne nous arrêta. Sans parler des concerts de fin d'année scolaire où toutes écoles réunies, cours complémentaires filles et garçons, école indigène, tous sur le plateau du théâtre municipal chantaient le chœur des soldats de Faust.

Les répétitions avaient lieu dans les locaux prêtés par la Mairie : l'école de fille de la rue du colonel Géry, dans un entrepôt vers la haute ville ou dans l'ancienne école maternelle à côté de l'église. L'après-midi un petit arabe passait avec le cahier de convocation que M. Bénarouche faisait circuler et sur lequel on signait son accord, avec ces pages barrées de sa belle écriture large et où le texte semblait écrit en clefs de sol. Ces réunions étaient de vraies réunions de village; Joseph Obadia l'épicier de luxe, Ernest Amallem le directeur de la Compagnie Algérienne qui jouait de la contrebasse, Henri Paes du violon, Abensour flûte ou hautbois?, la fille Colin blonde et assez jolie, le Dr Attuil, qui n'en manquait pas une et qui jouait du violon avec une telle application et une telle jubilation qu'il en mangeait ses lèvres; Madame Bénarouche douce et ironique au piano; moi au violoncelle... et tous ceux que j'oublie.

On a tout joué, «massacré», disait le chef : ouvertures symphoniques, danses russes et autres scènes pittoresques, marches, pots pourris, fantaisies, valse 1900... Ernest Amallem, lui, craquait pour la valse «Les amourettes», et souvent il prenait un air de petit garçon pour demander au chef qu'on la joua. Ce banquier froid, caustique, redoutable, merveilleusement intelligent, s'attendrissait aux roulades des «viennoiseries» ou aux glissades des patineurs et demandait le bis. On jouait les hymnes au début du concert et on avait appris l'hymne américain après leur débarquement en

Algérie. Aussi, pendant mon séjour aux Etats-Unis, chaque fois que mon fils Mathias, lors de la fête de l'école publique qu'il fréquentait, écoutait debout, le poing sur le coeur, moi, cela me ramenait 40 ans en arrière, à Saïda.... M. Bénarouche jouait quelquefois à la fin de la répétition: une humoresque ou une variation de Paganini. Il fermait les yeux en inspirant longuement, hautain, l'archet superbe et tirait de son violon des sonorités bouleversantes. Je me souviens de ce précieux violon, dans son étui en cuir de Russie à deux places et que nous respections tous. Ce violon de concert, avec son archet, lui avait été offert par la ville de Saïda.

L'AMS était une vieille association qui avait toujours été incarnée par Henri Bénarouche. Déjà mon père Moïse Lascar en faisait partie; il jouait du piston. Il me racontait des concerts où il interprétait son grand succès «Merles et Pinsons» (polka). Il a renoncé à jouer après le décès de sa mère en signe de deuil; moi je ne l'ai jamais entendu. L'AMS n'était par un orphéon de village; c'était un vrai orchestre symphonique. En 1928 cette petite association inconnue d'une petite ville sans importance, obtint, au centenaire de l'Algérie à Alger, avec l'ouverture du Freychutz de Weber, le premier prix d'interprétation devant toutes les autres formations autrement riches et nombreuses (Alger, Oran, etc...). Ce succès c'était la récompense des efforts et du talent d'Henri Bénarouche. Tous ceux qui ont été ses élèves se rappellent son humour, sa gentillesse, son sens de la musique, sa sévérité et ces odeurs agréables de pipe, d'eau de Cologne et de violette qu'on sentait dès son arrivée, odeurs liées au plaisir de la musique et à l'inquiétude quand on n'avait pas assez travaillé.

Un jour mon père recevait Mr Mouillot sous-préfet de Mascara à qui M. Bénarouche était venu demander une intervention; il sollicitait le poste de professeur de musique des écoles. Ce métier de professeur de musique, qui vit de leçons particulières dans une petite ville, ne devait pas lui fournir des revenus considérables et ce poste dans les écoles, plus que mérité, lui revenait de droit. Ma mère, qui avait une belle voix, avait chanté divinement ce jour là, la prière de la Tosca accompagnée par lui au piano avec l'élégance qu'il avait dans les gestes et particulièrement tous ceux touchant la musique. Le sous-préfet en était resté comme fasciné. Il gardait un regard pensif, sa flûte de champagne à la main et j'ai senti qu'il était honoré d'offrir à Henri Bénarouche ce qu'il demandait. Cet homme de qualité a enseigné et donné le goût de la musique, de la bonne musique, à des générations de Saïdèens qui, sans lui, n'auraient peut-être jamais pu y accéder. C'était un musicien de grande classe, un peu perdu dans son Saïda natal, et qui a apporté à notre ville quelque chose d'incalculable. Saïda lui doit une grande reconnaissance. Pour moi, il garde une place privilégiée dans mon souvenir et dans mon coeur.

NDLR : C'est en 1908 qu'avait été fondée l'Union Artis-

tique transformée en 1923 en Association Musicale Saïdèenne (A.M.S.). Pendant quarante années, Henri Bénarouche, musicien de grand talent, en fut le chef incontesté.

Il créa une école de musique et de chants scolaires, dirigea une chorale et un orchestre de cinquante six musiciens avec lequel, en 1928, il obtint à Alger, le 1er prix hors concours, Division excellence.

En 1933, l'AMS devint la « Société Municipale de Vulgarisation Artistique et d'Éducation Populaire et une école municipale est créée pour les enfants, dirigée toujours par M. Bénarouche assisté de pas moins de douze professeurs bénévoles. Accompagnée d'un ensemble vocal, cette école donnait des concerts publics et gratuits dans divers lieux de la commune et dans les villages voisins.

Le cadran solaire

par Jean-Pierre.

Parmi les édifices emblématiques de notre cité, les saïdéens n'ont pas oublié le cadran solaire. Situé en plein centre ville, à l'angle du square Flinois bordé par le boulevard Marceau et la rue Mac Mahon menant au village Boudia, il faisait face au Café Lopez et se trouvait sur le trajet des écoliers se rendant au cours complémentaire Jules Ferry. Sommes-nous nombreux à s'y être arrêtés pour comprendre son fonctionnement et y lire l'heure ? Je reconnais ne pas



en faire partie et c'est seulement aujourd'hui que j'ai voulu satisfaire ma curiosité pour cet instrument. Avant de vous rappeler l'histoire de celui de Saïda d'après les souvenirs de nos compatriotes parus sur le forum d'Hubert Méréa, voici quelques explications sur les cadrans solaires glanées sur internet.

Généralités sur les cadrans solaires

Connu depuis des millénaires, le cadran solaire est considéré comme l'un des tout premiers objets utilisés par l'homme pour mesurer l'écoulement du temps. Invention des babyloniens, attestée par l'historien grec Hérodote (5 siècles avant JC), l'ancêtre de cet instrument est un simple bâton planté au sol (le style), droit, c'est à dire orienté vers le zénith (verticale du lieu), projetant son ombre sur un plan sur lequel on peut déterminer, à la suite d'observations préétablies, les heures de la journée et les périodes de l'année.

Plusieurs siècles avant JC, cette invention fut transmise aux égyptiens et aux grecs. Avec la prise de conscience de la rotation de la Terre, ces derniers auraient introduit le style incliné en direction de l'étoile Polaire, donc parallèle à l'axe du Monde, 500 ans avant notre ère. Ainsi ont été créés les premiers véritables cadrans solaires. Ils se sont ensuite fortement répandus grâce aux astronomes musulmans et à partir de la renaissance jusqu'au 19ème siècle avant de tomber en désuétude face aux progrès de l'horlogerie. La mode des cadrans solaires a réapparu dans les années 1980 et connaît aujourd'hui un nouvel engouement auprès de certains publics. Un cadran solaire est un instrument qui renseigne sur le temps solaire par le déplacement de l'ombre d'un objet de forme variable, le gnomon ou le style, sur une surface, la table du cadran. La direction et la longueur de l'ombre, matérialisées par un ensemble de graduations sur cette surface (l'éventail des lignes horaires), indiquent l'heure mais aussi des moments particuliers tels que les solstices et les équinoxes.

L'élément porte-ombre a une inclinaison parallèle à l'axe de rotation de la Terre et dépend donc de la latitude du lieu. Le mouvement de l'ombre au cours de la journée est lié au déplacement apparent du Soleil dans le ciel, lequel reflète la rotation de la terre. La ligne du midi solaire correspond toujours au moment où le soleil culmine dans le ciel lors de son passage au méridien local. Elle est donc toujours dans le plan Nord-Sud et est verticale sur un cadran vertical.

Bien sûr, un cadran solaire ne fonctionne pas quand le soleil n'est pas visible et quand le temps est couvert. En revanche, l'ombre portée par la lumière de la lune la nuit permet de retrouver l'heure vraie moyennant une correction fonction de l'âge de cet astre.

L'heure indiquée par un cadran solaire est l'heure solaire, ou heure vraie du lieu où il se trouve implanté. Elle subit des variations en fonction des saisons car la trajectoire de la terre autour du soleil n'est pas circulaire. Cette heure dépend du point d'observation et est donc différente selon la longitude du lieu. Elle diffère aussi de l'heure légale, celle du fuseau horaire (surface dépendante de la longitude) qui observe une heure uniforme en tout lieu, la même pour tout le pays. L'heure légale peut être arbitrairement décalée d'un ou plusieurs fuseaux horaires à l'origine de l'heure d'hiver et de l'heure d'été.

Pour passer de l'heure solaire à l'heure légale, il faut donc appliquer à l'heure indiquée par le cadran solaire des corrections en fonction de ce qui précède.

Construction et inauguration du cadran solaire de Saïda

La municipalité de Saïda accepta avec empressement l'excellente idée du Capitaine Kraft-Helkmacker, du 1er Régiment Etranger, de construire d'après ses calculs et sous sa direction, au centre de la ville, un cadran solaire de précision. Les travaux de cette horloge monumentale, effectués par nos braves légionnaires débutèrent en janvier 1935 et furent terminés rapidement de sorte que son inauguration eut lieu le 13 avril de la même année. Ce jour là, un samedi, toutes les autorités étaient présentes dans la tribune officielle : le Capitaine Kraft-Helkmacker, héros du jour, le Docteur Rehm maire de la ville, le chef de bataillon Jeantet commandant le détachement de Saïda, les membres du Conseil Municipal, les officiers de la garnison et les représentants de nos sociétés. Les membres de l'Amicale des Anciens Légionnaires étaient aussi présents. Après les discours d'usage, la cérémonie s'est poursuivie par l'arrivée de plusieurs compagnies de la Légion, musique et clique en tête, qui, après avoir rendu les honneurs militaires ont défilé dans les rues de la cité.

Le cadran solaire à l'origine



Lors de son inauguration, le cadran de Saïda se compose d'un cadran horizontal (azimutal), de deux cadrans verticaux (méridional et septentrional), de deux cadrans auxiliaires (oriental et occidental) et d'un calendrier « perpétuel » avec méridiennes (vraie, locale et légale).

C'est un cube de dimensions impressionnantes de 2,50m de coté en ciment spécial, accessible par quatre cubes paliers de 1m et d'un escalier de 1,50m. Les portes-ombres, généralement métalliques, ont été remplacées par une seule plaque rectangulaire en marbre blanc. Parmi les édifices emblématiques de notre cité, les saïdéens n'ont pas oublié le cadran solaire. Situé en plein centre ville, à l'angle du square Flinois bordé par le boulevard Marceau et la rue Mac Mahon menant au village Boudia, il faisait face au Café Lopez et se trouvait sur le trajet des écoliers se rendant au cours complémentaire Jules Ferry.

Sommes-nous nombreux à s'y être arrêtés pour comprendre son fonctionnement et y lire l'heure ? Je reconnais ne pas en faire partie et c'est seulement aujourd'hui que j'ai vou-

lu satisfaire ma curiosité pour cet instrument. Avant de vous rappeler l'histoire de celui de Saïda d'après les souvenirs de nos compatriotes parus sur le forum d'Hubert Méréa, voici quelques explications sur les cadrans solaires glanées sur internet. De très nombreuses inscriptions, explications, définitions et notes scientifiques, remplissent les faces du cadran. Sur la face sud est inscrit « *Fais comme moi, ne compte que les heures ensoleillées* ».



Sur la face nord on peut lire une devise classique romaine : « *vulnérant omnes, ultima necat* » ce qui en français signifie « *toutes les heures blessent et la dernière tue* ». La face ouest porte la table de correction qui permet la conversion, pour tous les jours de l'année, de l'heure vraie, celle indiquée par le soleil sur les cadrans solaires, en heure locale, basée sur le méridien de Saïda et n'offrant qu'un intérêt purement astronomique, ou bien en heure légale, qui est l'heure indiquée par toutes les horloges publiques (« *loi du 9 mars 1911* » elle est basée sur le méridien de Greenwich dit encore temps universel). Enfin, les faces est et ouest portent également comme devises deux versets soigneusement choisis du Coran, ayant rapport au temps de la création. Ajoutons que les musulmans se montraient très sensibles à cette marque de respect de leur croyance

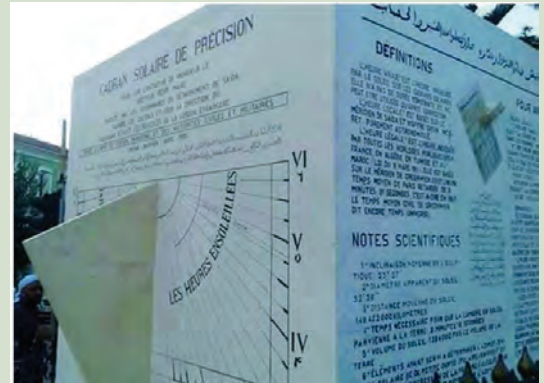
Evolution et transformation du cadran solaire



Pour protéger le cadran solaire, des grilles furent installées tout autour, peut être comme le suggère Hubert Méréa « pour empêcher certains badauds et ivrognes de se soulager à cet endroit à la nuit tombée car il ne faut pas oublier que le cadran a remplacé une pissotière ». Lorsque le square Flinois fut réaménagé, sous le mandat de maire de Francis Baylé pour se terminer sous celui de Charles Koenig, le cadran subit de grandes transformations avec l'élimination des grilles, remplacées par des bordures basses en briques rouges, et des différentes constructions entourant le grand cube. C'est l'image que nous avons connue au moment de notre exode.

Après 1962, le cadran solaire était considéré comme l'un des rares bijoux de la ville avant qu'un chauffard ne vienne le percuter violemment et le dégrader en partie (destruction des styles en maçonnerie qui projetaient leurs ombres pour indiquer l'heure). Bien que non fonctionnel pendant une quarantaine d'années, il fut entouré d'une grille de protection.

C'est à l'initiative d'une spécialiste en archéologie, native de Saïda, que la restauration du monument, promise mais non réalisée par les responsables communaux pendant plusieurs décennies, fut entamée en 2018. Composée de neuf enseignants universitaires et étudiants, spécialistes en archéologie antique et archéométrie, l'équipe a travaillé d'arrache-pied pendant plusieurs jours pour la rénovation du cadran solaire, reconnu comme étant le plus grand, le plus beau et le plus complet en informations astronomiques d'Algérie.



Le cadran solaire restauré.

SOLUTIONS DU N° 146

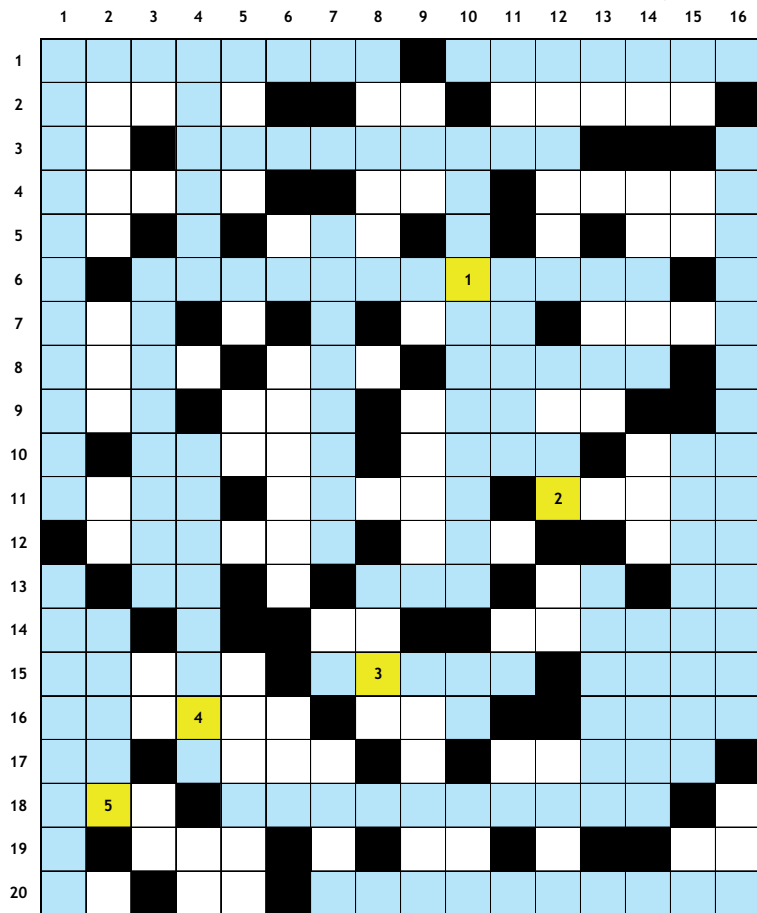
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	
1	L	Y	S		B	O	U	T	O	N	D	O	R		S	A	
2	A	A		D	O	R	T		T		A	S	I	L	E	S	
3	U		J	E	U	N		S	A	C	R	E	E				
4	R	A	T		G	O	U	T	T	E	D	E	S	A	N	G	
5	I	V		C	A	N	N	A		A	S		R		U		
6	E	I		L	I	S	E	R	O	N		S	O	U	P	E	
7	R	S	A		N					S	C	I		M	O	U	
8	R		L	A	V	A	N	D	E		O	T	A		I	L	
9	O	R		M	I	G		J	O	N	Q	U	I	L	L	E	
10	S		L	I	L	A	S			U			A		D		
11	E	T	E		L		A			C	A	P	U	C	I	N	
12			I		B	I	O		O	R	G	E		C	O	L	
13	G	L	A		I	E	U	L		E	E		Z	I	I	O	
14	E	L		G	R		L	O	T		P	I		D	R	U	
15	R	E	I		N		A		B	E	G	O	N	I	A	P	
16	A	U	T	O		G	I		D	I		I		I	S		
17	N	L		N	I	A		I	E		J	A	S	M	I	N	
18	I		P	E	R	V	E	N	C	H	E		A		A	I	
19	U	N	O		I	E		F	O	O	T		R	O	S	E	
20	M	E	T	I	S			C	O	Q	U	E	L	I	C	O	T

RESULTAT JEU CONCOURS MOTS CROISÉS

Le mot caché proposé sur l'Echo de Saïda 146 était : **DAHLIAS**

Le vainqueur est M. Michel Baylé dont la réponse nous est parvenue le samedi 22 décembre 2018 à 17h 12.

Les aléas de la distribution de « l'Echo de Saïda » font que nos abonnés ne reçoivent pas en même temps notre journal, lézant ainsi ceux qui remplissent la grille plus tardivement que les autres. Pour plus de justice, nous avons modifié pour les prochains jeux le règlement en désignant par tirage au sort le nom du vainqueur parmi les abonnés ayant trouvé le mot caché.



Horizontalement

1 -Ce n'est pas une soupe froide comme en Espagne mais un plat chaud fait de plusieurs viandes (ou gibiers) cuisinées. -Mouton à la broche.
 2 -Jadis, autrefois. -Au commencement et à la fin du chant. -Qui a été canonisé par l'Eglise Catholique. 3 -Registre de Commerce. -Mollusques terrestres cuisinés en sauce tomate avec des lardons. 4 -Pluie glacée. -Première dame. -Trébucha, chuta. 5 -Au cœur de Noël. -Instrument à vent ou durillon. -Organisation Non Gouvernementale (qui se consacre à l'aide humanitaire). 6 -Mollusque, voisin de la seiche, bourré de chair à saucisse parfumée (en deux mots). 7 -Elle a chanté « Banana split », « Les brunes ne comptent pas pour des prunes ». -Lettre grecque juste avant oméga. -Qui a de gros os, bien charpenté. 8 -Ils ont failli être à la place des euros. -Ouvre une porte ou donne la solution. -Etait traditionnelle le vendredi en période de carême. 9 -Règles d'architecte. -Cri d'encouragement dans l'arène. -Sécrétées par le foie et mises en réserve dans une vésicule. 10 -Chien, clébard. -Comme une sœur. -A le courage, l'audace. 11 -De droite à gauche, son, facture, appréciation chiffrée. -Instrument pour écrire à réservoir d'encre. -De droite à gauche, dompter, dresser. 12 -Pompée, soutirée. -Commun à lactase et à lipase. -A la fin d'apéro et au début de l'érotisme. 13 -Sinistres initiales. -Tante espagnole. -De droite à gauche, fleuve italien. -Article défini contracté. 14 -Accord américain. -Petit tour. -S'engagea à dire ou à faire quelque chose. 15 -Essaya, vérifia, contrôla. -Sacrifiée traditionnellement à Noël, cuisinée en sauce avec des boulettes et des olives. -Prénom d'un chanteur corse célèbre. 16 -Sentiment d'affection, de sympathie. -Palmipède élevé pour son foie gras. -Ville réputée pour ses pruneaux. 17 -Au milieu de la nuit. -De droite à gauche, sans aucun mélange. -Légumineuses, originaires d'Extrême-Orient, aux graines dont on tire une huile utilisée en alimentation humaine et un tourteau très employé en alimentation animale. 18 -Sorte de flan breton. -Petits morceaux de viande grillés enfilés sur une tige. 19 -Grande puissance américaine. -Symbole de richesse. -365 jours. 20 -Ces rayons solaires assurent le bronzage mais sont dangereux pour la peau. -Assemblée Générale. -Charcuterie sous forme de longs boyaux rouges.

Verticalement

1 -Récipient en terre permettant de rafraîchir l'eau en été. -Bœuf bouilli avec des légumes et un os à moelle (3 mots). 2 -Elle est jetée à l'eau pour immobiliser le bateau. -Glace des anglais. -Travaux Pratiques. -Du solide à l'apéritif. 3 -En début de stage. -Plat constitué de semoule servie avec de la viande, des légumes et du bouillon. -Permet de rêver. -Petit ruisseau. 4 -Chez nous on disait plutôt « aroz con pollo ». -Etendue d'eau à l'apéritif. -La sienne. 5 -Dessus de panier. -Du verbe lire. -Coule en Sibérie. -Equipement de sécurité d'une voiture, qui se gonfle en cas de choc. 6 -Symbole du calcium. -Fermées, terminées. -De bas en haut, voie de circulation routière en ville. 7 -Œufs battus et cuits à la poêle avec des pommes de terre, des oignons ou des courgettes. -Travaux Dirigés -Le cheveu ou le cil en est un. 8 -Colorera en jaune-brun. -Groupe de trois personnes. 9 -Train à Grande Vitesse. -Révérend Père. -Ustensile ménager formé d'un long manche et d'une brosse. -Sein, néné (populaire). 10 -Œufs durs garnis de mayonnaise saupoudrée du jaune émietté. -Protège le doigt de la couturière. - Grande étendue désertique de sable. 11 -Le soleil s'y lève. -Sorte de mayonnaise à l'ail accompagnant la morue. -Doublé c'est grand-père. -Petit saint. 12 -Mammifère rongeur aquatique à queue plate. -Crier comme un cerf. -Métal d'alliance. -Organisation du Traité de l'Atlantique Nord. 13 -Doublé, il exprime le rire. -Font la jonction entre le corps et la tête. -Sorte de soupe aux recettes variées comprenant divers légumes, haricots blancs, pois chiches, pâtes, petit salé, pieds de cochon. 14 -Pronom personnel anonyme. -Premier prophète du judaïsme. -Enlève, retire. -Plat, à l'origine nourriture des pauvres, à base de semoule et ail « revenus » dans l'huile, sardines salées et charcuterie. 15 -Ancien do. -Bibliothèque Nationale. -Elles étaient grillées, cuisinées à l'escabèche ou en beignets -Cette carte bat le roi. 16 - En trois mots, plat de viande cuite en sauce, ou navarin. -Baudet.

JEU CONCOURS

Nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com. Un tirage au sort parmi ceux ayant répondu correctement désignera celui qui recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdéens.

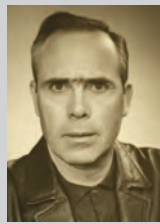
1	2	3	4	5

Découvrez le mot qui se cache!

DÉCÈS

Jean Serrano, décédé le 11 août 2018 à l'âge de 86 ans. De la part de ses filles Michèle et Yolande, de leurs conjoints, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.
Il s'en est allé paisiblement dans son sommeil rejoindre notre mère Elisabeth, née Magnias, décédée le 28 juillet 2011 à l'âge de 72 ans.
84700 Sorgues.

Pierre-Olivier Girard, son frère jumeau, et sa fille Claire, Julien Bouvier, son fils, Jacqueline Cantarel, sa tante, Jossette George, sa tante, et son époux Jean-Louis George ont l'immense tristesse de vous faire part du décès de **Philippe-René Girard** survenu le 12 novembre 2018, à l'âge de 60 ans. 75000 Paris.



Christophe Menchon, d'Aïn-El-Hadjar, décédé le 13 décembre 2018 à l'âge de 98 ans. De la part de ses neveux Jeannie et Serge Romero et de son petit neveu Brice. Il a rejoint sa sœur Anna Marin décédée en 2006.
06100 Nice.



Auguste Canovas, décédé le 19 décembre 2018 à l'âge de 91 ans. De la part de son épouse Natacha, née San Miguel, de ses filles Brigitte et Laurence, de ses gendres, de sa sœur Raymonde et de ses petits-enfants.
81000 Albi.

Michelle Kestemont, née Aguado, décédée le 26 décembre 2018 à l'âge de 80 ans. De la part de son époux Jean-Paul, ses enfants et ses petits-enfants.
06000 Nice.



Marguerite Allène, née Lauribe, décédée le 28 décembre 2018 à l'âge de 101 ans. De la part de ses enfants Marie-Claire, Bernard, Roger et leurs conjoints, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.
31700 Blagnac.



Joséphine (Fifine) Oustrières, née Cuadrado, décédée le 3 janvier 2019 à l'âge de 76 ans. De la part de son fils Yves et son épouse Nathalie, ses petits-enfants et ses soeurs.
82330 Varen.

Marie-Jeanne Fresnais, née Boitière, décédée le 31 janvier 2019 à l'âge de 84 ans. De la part de Jean, son époux, Laurence, Stéphane, Diana, ses enfants, Albert, Yves, Antoine, ses petits-enfants, les familles Fresnais, Boitière, Desbois, Jaszai, Seigneur, Huet.
64140 Bagnoles de l'Orne.
Jean est un ancien du 8ème RIM.



Claude Wesling, décédé le 16 février 2019 à l'âge de 85 ans. De la part de son épouse Jacqueline, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
06100 Saint Laurent du Var.
Nous l'avions revu avec plaisir en juin 2018 et évoqué les activités de la piscine, natation et plongeon, dans lesquelles il excellait.



André Llamas, décédé le 18 février 2019 à l'âge de 74 ans. De la part de Françoise Coste, de Ferdinand et Irène, ses frère et sœur.
30000 Nîmes.



Roger Bissol, décédé le 20 février 2019 à l'âge de 85 ans. De la part d'Alain, Michel et Régis, ses enfants et leurs familles, de Paule, Suzanne et Jean-Pierre, ses sœurs et frère et leurs familles.
13500 Martigues.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdéennes et partage leur peine.

NAISSANCES

Mme Dolores Canales, née Montoya, est heureuse de vous annoncer la naissance le 17 juin 2018, à Toulouse, de son deuxième arrière-petit-fils **Giulian** au foyer de Pascal et Laetitia Hozé.

Mme Claudette Mouret, née Espinassier, a le plaisir de vous annoncer la naissance de son quatrième arrière-petit-fils, **Damien**, le 6 novembre 2018, au foyer de son petit-fils Nicolas et Sophie. 84120 Pertuis

Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdéens et à leur famille.

ERRATUM

Sur la photo parue en page 19 du précédent Écho, ce n'était pas le Général Cuche qui était aux côtés de notre ami Francis Christian Cazorla, mais le Général Christophe de Saint Chamas, Gouverneur des Invalides après avoir été commandant de la Légion étrangère de 2011 à 2014.



Retrouvez vos trois espaces Internet :

• Site tous publics :
<http://saida.pagesperso-orange.fr>

• Forum privé :
<http://saida.nostalgerie.xooit.com>
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréa :
hubert.merea@orange.fr

• Archives de l'Amicale et trombinoscope :
www.saidarchives.fr

Accès réservé, voir Écho 131 page 12.